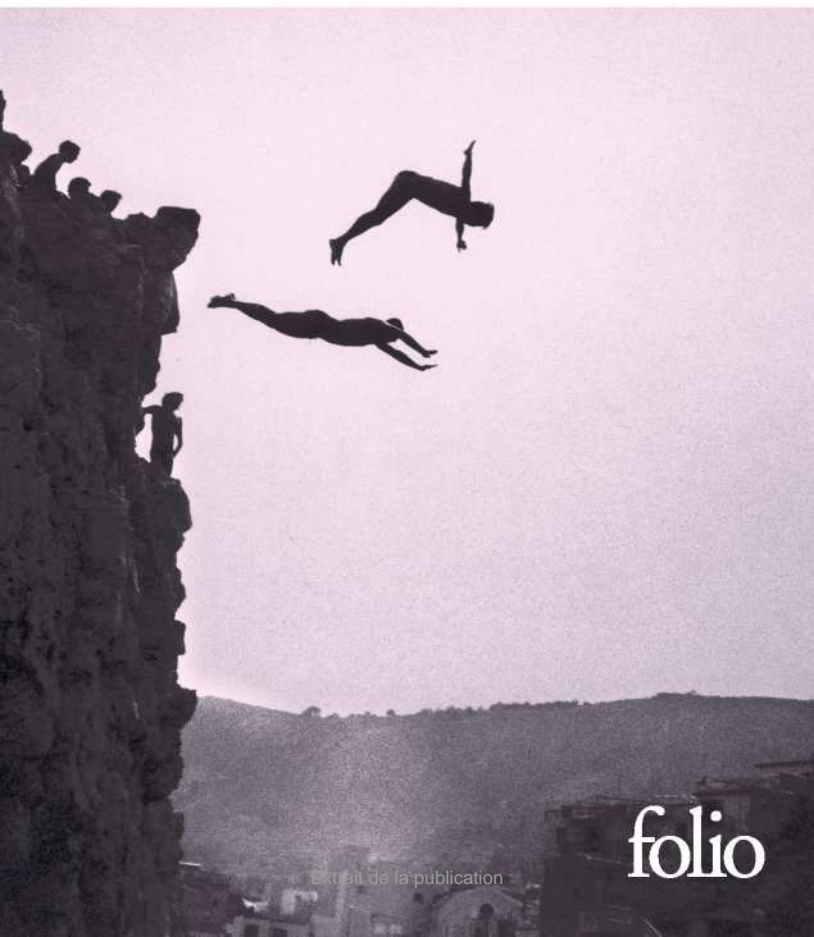


# Erri De Luca

## Acide, Arc-en-ciel



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Erri De Luca

# Acide, Arc-en-ciel

*Traduit de l'italien  
par Danièle Valin*

Gallimard

Extrait de la publication

*Titre original :*

ACETO, ARCOBALENO

© *Erri De Luca, 1992.*

© *Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.*

Extrait de la publication

Erri De Luca est né à Naples en 1950 et vit aujourd'hui près de Rome. Venu à la littérature « par accident » avec *Pas ici, pas maintenant*, son premier roman mûri à la fin des années quatre-vingt, il est depuis considéré comme un des écrivains les plus importants de sa génération, et ses livres sont traduits dans de nombreux pays. En 2002, il a reçu le prix Femina étranger pour *Montedidio*.



*Mon âge, ma bête fauve, qui pourra  
te regarder au fond des yeux  
et souder de son sang  
les vertèbres de deux siècles ?*

OSSIP MANDELSTAM





C'est la foudre qui a dû me réveiller. Une mèche de lumière s'est glissée derrière mes paupières fermées, a excité mes nerfs et les a tous parcourus comme un circuit électrique. Je force mes yeux éblouis, je vois ma chambre sous une douleur nouvelle. Des éclairs de chaleur tombent sans pluie, on perçoit une odeur d'air brûlé.

J'ignore depuis combien de temps je suis immobile, mais je ne peux plus bouger. J'ai cessé de manger. Après les premières nuits blanches, j'ai sombré dans le sommeil pesant de la faim. C'est la foudre qui a dû enfoncer la porte. De brusques rafales de vent s'emparent de mon fauteuil à bascule par-derrière, me faisant osciller, à demi bercé, à demi ballotté. Je ne fais pas le poids contre l'inertie, mon corps vidé n'offre pas de résistance. J'ai cessé de manger, j'ai décidé de le faire tant qu'il m'était possible d'allumer un feu, sans attendre la fin du bois. J'ai préféré être pris par le sommeil de la faim que par celui de l'hiver. Les jours, les nuits m'ont décharné, me

rendant léger. À chaque respiration, mes côtes émergent. Mon squelette affleure à la surface, sent la lumière sous son ultime enveloppe et me transmet l'angoisse d'un ouvrier qui remonte de la galerie après son travail.

Autour de moi gisent les restes d'un réveil déchiré : les vitres en morceaux par terre, le vent comme un loup dans la maison, les murs fleuris de récentes lézardes. Je ne dormirai plus. Le sommeil qui était un bouchon sur mes entrailles a sauté, j'ai les yeux grands ouverts. La protection est enlevée, mes amis peuvent monter. Ils vinrent me trouver à intervalles très irréguliers, m'apportant des nouvelles de vies aventureuses. Leurs histoires passaient à travers moi, du vent dans la ramure d'un arbre plutôt que des voix dans mes oreilles : elles m'agitaient, puis je les oubliais. Ils entraient dans cette maison qui n'a pas d'escalier, dont l'entrée est au niveau du sol, ils s'asseyaient à la table qui fut pour eux celle d'une arrière-ligne. Ils furent tout ce que j'ai su du monde. Je suis resté dans cette maison à l'écart des routes.

Je viens d'une ville du Sud, une de celles qui s'embrasent chaque année, la dernière nuit. J'ai eu un balcon qui donnait sur une place, des palmiers au bord de la mer, une île étendue au milieu de l'horizon. J'ai eu des petits soldats et des fièvres, dont une endormit à jamais mes désirs. J'en sortis apaisé, n'ayant plus la mémoire des mots. Toute une langue se brûla au soleil ver-

tical de la fièvre. Il en restait un résidu salé qui asséchait ma gorge. Quand les douleurs enserraient mes tempes, la chanson de ma mère me berçait de son interrogation : « Ça te fait mal ? Ça te fait très mal ? » Puis la torpeur se dilua dans les réveils enchantés de la convalescence. Les mots revinrent, un peu moins de pluie sur un champ desséché. Les désirs ne revinrent plus. Les fièvres tombèrent, je guéris et j'enfilai mon tablier d'écolier, uniforme conférant la permission de vivre parmi les autres, tout en restant à l'écart. J'ai pu ainsi rencontrer des gens et devenir leur ami, et c'est une bonne partie de ma fortune.

Je fus incapable de garder en mémoire les visites de mes amis ; l'agitation m'échappait et son souvenir après leur départ. Mais à présent le souffle de ces rencontres passe dans les pièces ; au milieu du vacarme des choses malmenées par les foudres, montent ces voix.

Vie : je ne peux donner ce nom à ma durée, je ne peux nommer ainsi le temps à l'état pur. Vie fut celle de mes amis, celle qui me prenait dans sa ronde et m'éblouissait, me donnant anxiété, émerveillement, crampes. Je restais à l'écoute du monde que j'avais raté. J'avais à peine vingt ans lorsque j'arrivai dans cette maison avec mes parents âgés quittant la ville à la fin de mes études secondaires. Ils ne purent goûter les joies de leur nouveau quartier pour lesquelles ils avaient économisé. Ils moururent la même année, en se

suis, en se hâtant. Se quitter fut pour eux un tort insupportable qu'il fallait réparer sans délai. Je me tenais à leur table généreuse en fils, comme un fruit est un fils, eux, ils étaient la plante tout entière. Ils me laissèrent une rente qui me donne encore aujourd'hui de quoi vivre. Le travail de la terre n'a pas été pour moi l'obsession du gagne-pain, mais une distraction, une façon de respecter les jours.

J'ai beaucoup parlé seul. Soudain une phrase sortait de ma bouche. Je la disais à la maison qui attendait ma voix. J'ai vécu si longtemps à l'intérieur d'elle qu'un échange s'est établi entre ses pierres et moi. Je sens que je fais partie d'une nature minérale commune. Son silence est le mien, il est intérieur. Le silence du dehors, de la campagne, total certains soirs de brouillard, ne ressemble pas au nôtre capable d'absorber les sons, quand même ma respiration et les battements de mon cœur se dissipent et que je ne les perçois plus. La maison me répond. Sa voix n'appartient pas aux hommes : elle jaillit de la pierre volcanique des murs, née au temps où l'écorce terrestre était en fusion et la matière mère de toutes choses. C'est une voix qui a bouillonné dans les fleuves de feu jaillissant en gerbes de la mare des cratères. Quand le vent balaie sa poussière, l'asperge de gouttes grises et bleues, la pierre murmure des comptines. Parfois c'est un timbre sonore où je distingue des syllabes

incohérentes, d'autres fois je comprends des phrases entières. Mon oreille s'est exercée à écouter les pierres. Je les ai extraites de la terre, je les ai taillées avec mon ciseau, en forçant la fissure, comme si c'étaient des noix. Un éclatement, un souffle, et elles s'ouvraient à demi, l'air passait pour la première fois sur les pores de la pierre, à l'intérieur. Les pierres sont des huîtres pour ceux qui savent les toucher. Je les ai équarries, j'en ai fait des sentiers, des haies, des sièges, me servant des aspérités de l'une pour l'encastrier dans l'autre. Je les rapprochais suivant une géométrie qu'elles présentaient elles-mêmes, chacune prête à n'accepter qu'une seule autre forme, comme par destin. J'avais la mémoire des aspérités et je prenais dans le tas précisément celle qui allait s'ajuster avec un bruit de mains qui se joignent. Pierre noire opaque qui resplendissait entre les doigts, pleine, lourde, au relief dur et pourtant docile pour celui qui le comprend.

Autrefois, je voyais des lettres éparses entre les branches d'un arbre, sur les vitres mouillées, tracées par le vol des mouches. J'étudiais les alphabets de la Méditerranée pour élargir le catalogue des signes et comprendre toute cette semence d'écriture. Dans les points étoilés de l'univers nos ancêtres ont vu des figures, des bêtes, des chariots, moi je découvrais des lignes d'alphabets. Le monde était écrit, le premier homme n'inventait pas les noms, il les lisait. Sur la matière demeurent

les traces résiduelles de cette rédaction, des monogrammes qui ont résisté à un effacement général. La voix rauque de la maison parlait avec ces lettres, prononçait des syllabes simples. Les soirs de tempête, quand je redoutais la force du ciel sur les animaux et les arbres, les murs marmonnaient une plainte et m'apaisaient.

J'ai connu mes amis au cours de mes années d'école, unique lieu où je fus mêlé à tant d'autres, assis sur des bancs étroits, écoutant les maîtres, savants despotes. Nous prenions part à ce monde plein de barrages, de files indiennes, de papier qui bruissait dans le silence, en parvenant à le comprendre. Dans cette communauté exigeante, les caractères jaillissaient comme une ressource, mûrissaient sous l'urgence. Je découvrais chez les autres les sentiments : amour, envie, admiration, imitation. L'un était bon en sport, un deuxième répondait aux questions avec désinvolture, un autre était plein d'esprit et plaisait aux filles : autour d'eux s'agitaient les désirs des autres. Ils essayaient eux aussi d'exister, donc d'atteindre ce qui semblait le sommet d'une habileté à exister. Nous étions des personnes en ébullition constante, fascinées par toute apparence de complétude. Je regardais ce monde, restant en retrait, car il était trop intense.

Si je n'avais pas passé cinq ans au lycée avec les mêmes personnes, aucune ne m'aurait

remarqué. Mais cinq ans ont une longueur démesurée de treize à dix-huit ans et quelques-uns finirent par m'accepter comme j'étais, dernier à sortir, silencieux. Comment étais-je encore ? Maigre, osseux, la pomme d'Adam proéminente, le visage allongé et les yeux ronds, difficiles à fermer. Une touffe de cheveux est restée le seul trait indocile de cet aspect.

Comme je n'avais aucune passion et ne prenais le parti de personne, certains se mirent à se confier à moi. Nous étions à un âge où les garçons, faisant l'expérience de l'amitié, livraient leurs pensées secrètes à qui ne savait les garder pour soi. C'était l'âge des petites trahisons. Ce qui ne pouvait arriver avec moi : ces confidences s'envolaient aussitôt, dès qu'elles m'étaient faites, je les oubliais. Ce sérieux secondaire encouragea alors certains à s'attacher à moi.

En dehors de l'école, je voyais les colères subites et les disputes qui dégénéraient en bagarre, dans une pluie de coups. Je tentais de les provoquer en moi, mais je ne parvenais qu'à écarquiller les yeux et à serrer les lèvres pendant quelques secondes, alors qu'en moi il ne se passait rien. Je ne savais pas répondre à l'affront, je cédaiss aussitôt à la force. Une fois, un de mes camarades de classe prit ma défense dans une affaire de petites vexations que, d'une oreille distraite, je subissais d'un autre. Un conflit éclata entre eux. J'éprouvai de l'embaras, non de la reconnaissance. La tyrannie de l'un ne m'humiliait pas, l'indignation de l'autre ne me

consolait pas. Je devenais une affaire entre eux, objet d'une querelle qui finissait loin de moi, causant des dégâts sur nos bancs et excitant les autres.

Le plus arrogant m'attendit à la sortie de l'école et me frappa au visage. Je couvris la blessure de ma main et je croisai son regard étonné par mon manque de réaction. Je ne pleurai même pas, car je suis peu sensible à la douleur physique. Il n'essaya pas de me frapper une seconde fois. On me consola en me disant que j'avais bien fait de tendre l'autre joue. Je ne l'avais pas fait, je n'en aurais pas eu le culot. Je ne réagis pas, c'est tout ; il était impossible de chercher la bagarre avec moi. Ils ne savaient pas me maltraiter, ni m'aider.

Je recueillais confidences, espoirs déçus ; il y avait en ces désirs une température qui les transformait à mes yeux en faits accomplis. Je prenais à la lettre ceux qui se confiaient, ça les rassurait et ne les obligeait pas à exagérer pour me convaincre. L'un me disait qu'il voulait devenir médecin et aller soigner les pauvres de par le monde. Son intention me suffisait pour le considérer déjà comme un missionnaire. Si, quelques mois plus tard, il me disait au contraire qu'il était devenu amoureux fou de la fille aux cheveux roux de la section A et qu'il voulait l'épouser, je croyais à cette impulsion comme si elle venait d'une autre personne. Sans bien comprendre, j'acceptais qu'on devînt quelqu'un d'autre en



désirant très fort autre chose. C'était l'âge où mes camarades voulaient souvent être quelqu'un, sans pour autant parvenir à se fixer longtemps sur le même choix. La fièvre du devenir les faisait entrer dans la peau de bien des personnages, mais les mots qu'ils me disaient, lorsqu'ils étaient prononcés avec sincérité, avaient pour moi une force telle que je les prenais pour des faits accomplis. Ils n'avaient nul besoin de trouver une preuve, car ces vérités étaient bien plus fortes qu'une de leurs éventuelles démonstrations.

Mes amis ne pensaient pas ainsi, ils ne ressentait pas la même chose. Ils croyaient que leurs paroles n'étaient qu'un titre qu'il leur appartenait de développer. Ils les mirent en pratique, ne surent s'en contenter et telles furent leurs vies.

La maison répondait à leurs récits par un souffle de vent entre les pierres. J'entendais ses consonnes, la voix de la matière n'emploie pas de voyelles, mais je savais les ajouter tout seul. J'écoutais : « En mer il n'y a pas de tavernes. » C'était un conseil pour ceux qui devaient partir en voyage, pour mes amis : qu'ils ne comptent sur aucun abri. C'était une plainte, c'était une sentence, je l'écoutais tandis que mes hôtes remplissaient leurs visites de récits.

J'aurais bien envie de faire courir à nouveau mes doigts sur ma guitare. J'entendrais mes doigts égrener l'accord en *do* majeur, puis ils

joueraient par cœur. Mes mains chaudes et sèches commençaient à parcourir les cordes plus fines, faisant sonner le *mi* chanterelle. Puis mon pouce touchait les basses. Depuis longtemps je ne peux plus tenir ma guitare sur mes genoux, je suis pris de brusques tremblements et je dois poser tout ce que j'ai dans les mains. À présent elle pend au mur, couverte de fils d'araignée, autant de cordes qui s'ajoutent aux six autres. Seul le tonnerre a réussi à tirer un son de sa caisse de résonance, se créant un écho. Lorsqu'il éclata, la guitare répondit par une syllabe qui a duré plus longtemps que le tonnerre.

Après dîner j'improvisais des airs, ma voix se chauffait et nous formions un couple, ma guitare et moi. Mon chant courait sur la musique et, la rejoignant en un point, se mettait à l'unisson avec elle. La musique volait dans toute la maison et faisait une ronde dans la cuisine, qui donnait un peu le vertige. C'étaient des chansons sans valeur, des airs que je raclais, mais lorsque j'arrivais à l'unisson, la pierre résonnait. C'est ma mère qui me les avait apprises, des mélodies d'autrefois qui commençaient en mineur et éclataient en majeur dans l'air principal. Pour elle c'étaient des souvenirs forts, des minutes de sa jeunesse, d'un âge devenu vite adulte, sans ligne de conduite, durant les nuits blanches des bombardements. Pour moi, c'étaient des airs de mon enfance, même les plus passionnés contenaient des mots pour enfants, un vent sans force.

Je regarde la table en bois que j'ai construite avec des planches de pin et des poutres de châtaignier : souvent la nuit j'étendais ma couverture dessus pour dormir là, dans la tiédeur des braises mourantes. Sur les murs de la cuisine sont collées les étiquettes des bouteilles de vin que je me procurais pour les boire avec mes amis ou qu'eux-mêmes m'apportaient en cadeau. Après les dernières phrases d'adieu, je détachais des bouteilles vides les étiquettes multicolores aux noms obscurs et je les collais au mur. C'était un peu comme un album, comme des papillons. Maintenant que la pièce est ouverte au vent, les étiquettes commencent à se détacher du mur, claquent en volant, tournent autour du fauteuil à bascule que les bouffées de vent font osciller. Au son du grincement des arceaux de fer sur le sol et du bruissement des étiquettes colorées, les visites d'antan recouvrent leurs voix.



Cet ouvrage a été composé par IGS-CP  
à L'Isle-d'Espagnac (16)



# Acide, Arc-en-ciel

## Erri De Luca

Cette édition électronique du livre

*Acide, Arc-en-ciel* d'Erri De Luca

a été réalisée le 24 avril 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070441723 - Numéro d'édition : 179814).

Code Sodis : N47210 - ISBN : 9782072425295

Numéro d'édition : 231287.